

les alarmes et nous mettre à l'abri des dangers réels, nous prîmes la résolution d'élever un petit fort en pieux de sapin longs de 18 pieds. Je me rendis le 12 juin dans la baie des Snéhomishs (10 lieues de distance) pour y fendre du bardeau et des planches de cèdre. Cette baie est peu profonde, et ne peut recevoir que de petits vaisseaux et en petit nombre. Il y a là deux camps de sauvages qui peuvent former en tout une population de 250 personnes. Leur vie, comme celle de tous les sauvages des bords de la mer, est la pêche et la chasse. Ils montrent du zèle pour la prière ; mais malheureusement il y en a parmi eux qui ont eu trop de rapports avec les blancs. L'indolence est leur caractère distinctif : ils se procurent trop facilement ce qui est nécessaire à la vie. Depuis quelques années, ils cultivent les pommes de terre. Leurs terres sont presque toutes couvertes de bois : le cèdre surtout y est magnifique.

Le 17 juin, arrivèrent plusieurs canots d'une nation du détroit de Juan de Fuca, appelée *Makas*. (Tu n'es pas capable de prononcer ce nom-là.) Il est bon de dire en passant que ces sauvages n'ont presque jamais vu de blancs. Autrefois ils ont pris un navire appartenant à M. Astor. Le capitaine Thorn, qui le commandait, laissa monter à bord plusieurs sauvages ; or ceux-ci, s'étant aperçus que l'équipage était descendu en bas pour manger, fermèrent la porte, se saisirent de ceux qui étaient sur le pont, les tuèrent et se défirent ensuite facilement de ceux qui étaient renfermés. Le navire fut pillé et abandonné à la merci des flots. J'ai ouï dire qu'il s'était brisé sur des rochers qui se trouvent auprès d'une pointe de l'île Vancouver qui s'avance dans le détroit de Juan de Fuca. Tous les sauvages qui étaient autour de nous nous dirent que cette tribu est mal intentionnée. A en juger par leur figure, on dirait de véritables démons. Ils ne vinrent point nous voir à notre demeure ; et pendant les instructions, ils ne se mêlèrent point avec les autres sauvages, et se tinrent à environ une petite portée de fusil, et toujours leurs armes à la main. Le chef Tsaléhom, qui nous est dévoué, nous avertit de nous défier de ces gens-là.

Depuis quelque temps nous remarquons que les sauvages diminuaient sensiblement quant au zèle et à l'ardeur qu'ils avaient d'abord montrés pour la prière et pour subvenir à nos besoins. Plus d'une fois on s'était vu réduit à n'avoir que les coquilles et le biscuit que nous cuisions nous-mêmes.